

Petit Poucet rêveur

Intranquillement serein,
lumineux, presque solaire,
un livre d'heures offert par
le Suisse Jean Prod'Hom.

Les êtres qui aiment la pluie, les paysages détrempés interpellent et fascinent. Dans le chaos des temps, marcheurs infatigables, ils perçoivent la beauté dans des détails infimes, des brindilles fragiles, de petits cailloux incongrus... *Tessons* (d'autre part, 2014), le premier ouvrage de Jean Prod'Hom apparaissait comme une maison des muses, mosaïque constituée de brimborions, éclats de vaisselle, poterie collectés de par le monde. Fragments de fracas, révélant le passage des temps, la patine, l'érosion, la lenteur, la transmission, le dérisoire, l'éphémère continuum de la vie, des hommes, des civilisations. Les textes de *Marges* proviennent d'un autre éclatement, un autre entoilement, du « *blogue* » les-marges.net que nourrit le quinquagénaire, depuis 2008. Journal intime, carnet de pérégrinations à travers lequel l'auteur se dilue dans l'observation poétique, philosophique, parfois un tantinet sarcastique d'un quotidien aussi prosaïque qu'universel. En exergue à chaque texte, une photographie du natif de Lausanne entre en écho. Depuis 2015, ces écrits adressés à un *Cher Pierre*, engendrent une correspondance avec un autre natif, d'un pays de pluie, le Briviste Pierre Bergounioux. D'autres écrivains balisent les chemins de traverse de Jean Prod'Hom : Jaccottet, Ramuz, Quignard, Trassard, Calet, on pourrait y rajouter André Dhôtel... Avec une soif inextinguible de réenchanter le monde, de s'émerveiller du si peu, Prod'Hom introduit un rapport au temps, singulier. Sorte d'éloge de la lenteur, volonté de vivre son rythme propre, de se dégager de l'artifice. Écrire, apparaît non pas comme une façon de mettre les mots au pas, mais de retrouver dans leur alignement, la scansion de la marche, tout en exaltant son caractère erratique. De longues phrases

en volutes, de courts paragraphes ponctués de silence engendrent un style d'une grande fluidité. Il aime à égrener les noms de lieux, qui se mettent à résonner, entre exotisme pastoral et mythe alpin : La Moille au blanc, La côte de la Mussily, le chemin des Meilleries, la Corbassière de la Possession... « *Je quitte le Riau en longeant les plans du jour et du ciel, passe à côté, pas moyen de faire autrement, à moins d'aller droit à l'est, là où sommeille le gibier, où règnent les cols et les passes, l'herbe maigre, les pierres, les sentes sur lesquelles on revient parfois, quelques cairns.* »

Les territoires de l'enfance sont ainsi sillonnés. Dans le texte inaugural, il stigmatise le peu de confiance que l'école et la maison ont inoculé en lui. Pire les compositions écrites où on lui demandait d'être original. *Il en aurait pu être autrement ?* évoque le rapport magique qu'il entretient avec les événements. Il se croit responsable du fait de sa présence au stade, de la défaite de son club de foot de prédilection, le Lausanne-Sport. « *Je ne suis pas guéri. Je me surprends parfois à calculer les effets du sacrifice sur le réel, j'aurais pu si souvent infléchir le cours des choses.* » Il y a aussi ses rejets qui enjambent les rites de passage avec une facilité déconcertante et suivent déjà d'autres chemins ou encore les enfants à qui il enseigne. Des portraits à la manière des *Caractères* de La Bruyère tel *Jean-Rémi*, tapi dans son antre, il fait fuir les oiseaux. Des rencontres. Dans *Sésame*, celle d'un inconnu, croisé sur un plateau enneigé, en pleine tempête et à qui il confie les clés de sa voiture. « *On ne s'est pas revu, on ne se reverra pas, les vies parfois se croisent et leurs pas s'emboîtent comme les dents d'une fermeture-éclair, ils font tenir ensemble quelque chose avant quoi et après quoi il n'y a qu'un tapis blanc.* » On reste coi, presque jaloux, devant tant de propension au bonheur, de clarté et de grâce.

Dominique Aussenac

MARGES DE JEAN PROD'HOM
Postface de François Bon,
Traces du temps, 168 pages, 27 €

L'ÉNERGIE NOIRE DE P.N.A HANDSCHIN

Argol, 154 pages, 18 €

C hute, noyade, dérapage : singulier vortex de mouvements et d'images que le nouveau récit de P.N.A Handschin. On y glisse dans la peau d'une enfant, qu'on retrouve agonisante femme âgée, on y devient un homme égaré dans son propre quartier avant d'être adolescent, on s'y coule de la mer à la montagne, des États-Unis à l'Autriche, en passant par une forêt de cauchemar – ou de mémoire. Avec *L'Énergie noire*, l'auteur poursuit un édifice de mots baptisé *Traité de l'Univers* ; il s'agit d'explorer des mondes possibles, d'échafauder des identités et des paysages pour mieux les faire s'écrouler ensuite, n'en garder que la matière, écrire au gré de motifs (la « *voûte renversée* », l'aspic...). Dans ce récit poétique, le vertige identitaire des trois personnages (tour à tour neveu et tante, mère et fils, amants potentiels, parfaits inconnus) est fixé par le participe présent, si cher à Claude Simon, et un étrange passé simple qui ne semble pas indiquer un temps révolu mais un éternel retour. « *elle, s'immobilisant un temps de dix ou quinze secondes dans lequel il lui sembla distinctement que l'on eût pu faire tenir plusieurs heures, plusieurs années et pourquoi pas des siècles entiers (et encore, les siècles ne sont rien)* ». Davantage qu'une histoire, *L'Énergie noire* compose une rêverie sur les limites de la vie, l'origine du monde : des traces de la Préhistoire surgissent même dans une magnifique scène hallucinée autour d'un funiculaire de haute montagne en feu. L'auteur fabrique une expérience de la désorientation, un « *puzzle mental* » parfois très émouvant, à d'autres moments trop appliqué (dans la référence technique très précise des matériaux ou des arbres) ou sérieux (les apparitions de la Seconde Guerre mondiale paraissent surtout des emprunts littéraires, Claude Simon, encore). Le lecteur retiendra la puissance suggestive d'un texte s'apparentant à un cinéma intérieur.

Chloé Brendlé